



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

*Capote en mousseline brodée, peignoir en mousseline brodée, des magasins de Mme Hermel, rue Richelieu, n. 92.*

### Modès.

L'ouverture de la chambre a offert cette solennité royale dont nous avons à chaque session une représentation. La marche du roi et des dignitaires, le discours et les acclamations ont été racontés par qui de droit; aussi, abandonnant l'estrade sur laquelle s'élevait le trône, surmonté d'un riche dais de velours cramoisi brodé d'or, passons aux tribunes si merveilleusement décorées de femmes et de jolies parures, et disons, nous, avec quelle aptitude l'élégance parisienne sait se placer et dominer, même à travers les circonstances politiques.

Il y avait véritablement réunion de

charmants visages et de gracieuses toilettes à la séance royale. La reine et les princesses, entourées des dames de la cour, ne se distinguaient point par une splendeur d'étiquette; mais leurs toilettes, semblables de nuances, se composaient de robes de mousseline doublées en bleu. Il y avait des gros de Naples écossais, quelques organdis brodés et une immense quantité de robes blanches en mousseline ou organdi, brodées au plumetis et garnies de dentelles. Beaucoup étaient faites en redingote demi-decolletée, d'autres à pèlerine richement garnie de deux ou trois rangées de dentelles. On pouvait admirer là des canezous magnifiques, dont les broderies avaient une extrême valeur. On voyait aussi quelques robes en foulards, à

riches dessins, sur fond blanc. Nous avons vu des mousselines de soie, fond gris-perle, brodées en soie pareille. Beaucoup de peignoirs en mousseline brodés tout autour, et doublés en gros de Naples paille, lilas ou rose.

Beaucoup de larges rubans, passés autour du cou, et arrêtés sous la ceinture.

Les chapeaux de paille de riz dominaient : la plupart ornés de fleurs sur la forme et en dessous de la passe. Quelques jolies figures avaient sous leurs chapeaux de petites guirlandes de fleurs qui entouraient le visage comme la ruche d'un bonnet.

On voyait aussi une assez grande quantité de plumes, les unes placées en bouquet, les autres isolées, grandes et retombant très-bas d'un côté ; il y avait aussi beaucoup de chapeaux ornés de deux plumes de moyenne grandeur.

Un chapeau de paille de riz doublé de crêpe couleur soufre, et orné de deux plumes de la même nuance qui s'élevaient au-dessus de la forme et étaient retenues de côté par un nœud de ruban de gaze quadrillé blanc et jaune soufre, et dont les bouts retombaient sur le cou, était une des plus jolies coiffures.

Plusieurs pailles d'Italie étaient ornées de plumes blanches.

Des capotes en tulle blonde, doublées de gaze lisse rayée, et ornées d'une fleur rosée et blanche.

D'autres, du même genre, étaient entourées d'une ruche au bord de la passe.

Nous avons remarqué quelques écharpes, toutes blanches, excessivement claires.

Les femmes le plus élégantes portaient des bouquets ; d'autres, des éventails peints, très-grands, et qui n'étaient que préservatifs contre la chaleur.

Sur le cou nous avons vu porter beaucoup de petites chaînes d'or, massives, mais étroites : nous avons remarqué très-peu d'émaux dans ce genre de bijoux ; mais, en revanche, grand luxe dans les lognons.

## MAISON DE CAMPAGNE.

Une jolie maison de campagne, située à cinq lieues de Paris, a fourni au *Temps* la description suivante, que l'on peut regarder comme un modèle exacte du style des habitations les plus à la mode en ce genre.

Une avenue de platanes conduit à une cour sablée, entourée de rosiers grim-pans. Le *petit château* à l'italienne a l'entrée générale sur cette cour, péristyle arrondi couvert par une tente de coutil, bordée de franges en laine rouge. Le *vestibule*, dallé en marbre, est entouré de caisses de fleurs et de meubles couverts en coutil ; les murs sont peints en marbre sans aucun ornement.

L'*antichambre* est meublée en *toile grise*, bordée de franges de laine verte. Une table longue, des chaises, un grand fauteuil en *bois de noyer*, à clous en cuivre, entourent la chambre. Aux murs peints en granit sont fixées deux lampes de bronze. Une pendule d'ébène à cadran blanc est placée à demi-hauteur de la pierre, sur un support en noyer.

La *salle à manger* en mousseline blanche, mate, à large raies, est éclairée par trois fenêtres à stores extérieurs, blancs, et garnis d'une haute frange tordue, en laines mêlées, comme celle des rideaux. L'ameublement est en entier fait de *chêne* artistement sculpté, sans couleur ni vernis. La table fort grande est à pieds tournés en spirale, reposant dans des *sabots de cuivre* ; les *buffets* en chêne sont fermés par des portes à jour, supportées par de larges griffes en cuivre doré. De chaque côté d'un poêle en faïence s'élèvent deux étagères en chêne travaillé, sur lesquelles reposent les *déjeuners de terre anglaise*, les *plats d'argent*, les *cristaux*, les *boîtes à thé en laque* de Chine, les *tasses* de toutes grandeurs, les petits objets pour le service de table. Les *chaises* en chêne sculpté, à petits pieds de cuivre, sont garnies d'un



coussin qui s'enlève à volonté, couvert d'une enveloppe en *basin blanc*.

Un *premier salon* sépare la salle à manger du salon de compagnie. Il est tendu d'un papier perse; les rideaux et les meubles, en perse fond sablé à fleurs rouges et vertes, sont bordés de perse foncée se détachant avec éclat sur l'étoffe et sur le contre-rideau blanc. Sur la cheminée, un *très-haut vase de fleurs*. Sur une table au milieu du salon, un service à thé en porcelaine de Chine.

Le *grand salon*, tendu en *guingamp chamois à carreaux blancs*, est de forme carrée longue, à quatre fenêtres, donnant sur une terrasse. Ces fenêtres sont surmontées de *tringles en cuivre poli*, d'où tombent deux rideaux blancs en mousseline, réunis au milieu, derrière lesquels drapent un *contre-rideau*, large comme la fenêtre et relevant d'un seul côté. Celui-ci est un *guingamp chamois à carreaux blancs* et garnis d'une haute frange en coton blanc tordu. Les meubles en tissu de fil chamois et blanc sont couverts de housses blanches. Une table de milieu, couverte d'albums et de journaux, des consoles, des jardinières, sont de formes simples, en palissandre incrusté de cuivre. Sur la cheminée, une haute pendule ancienne fait le milieu des deux vases médicaux en porcelaine blanche, à côté desquels s'élèvent des candélabres de bronze.

Plus loin un *salon rond, salon de musique et de travail*, est une recherche de fantaisie. Ici, la tenture est une *mousseline brodée, doublée de jaconas cerise*. Les rideaux en mousseline doublée répandent une teinte générale rosée qui sied à tous les visages. Les meubles, en étoffes à reflets satinés, sont couverts par des housses en perse rose vif qui s'harmonient parfaitement avec les tentures et les draperies. Un *piano* en palissandre sculpté, une *harpe*, des *guitares*, d'autres instruments de toute espèce occupent le fond de la chambre, avec des casiers en palissandre, *bibliothèque de musique*, où sont rangés les parti-

tions et les recueils de mélanges. Des *divans* très-bas et très-larges entourent la chambre; des deux côtés d'une glace sans tain, placée au-dessus d'une cheminée en marbre blanc, sont suspendues des étagères en palissandre, destinées à recevoir sur leurs rayons les coffrets à ouvrage de chaque visiteuse, les petits métiers à tapisserie et les livres en lecture.

À côté la *bibliothèque*, rideaux de *toile écrue et stores verts*; tentures de *toile grise* bordée de vert. Tout autour, des corps de bibliothèque en *merisier blanc* fermés par des glaces sont remplis de livres reliés uniformément, portant le chiffre, frappé à froid, du maître de la maison. Au milieu, une grande table ovale en merisier est couverte d'un tapis; les sièges sont en merisier blanc et en toile grise. Une énorme écritoire de bronze tient le milieu de la table, au-dessous de laquelle est suspendue une lampe à plusieurs becs, avec un abat-jour soigneusement peint.

Au premier sont les *appartemens intérieurs*: une *petite salle à manger*, extrêmement simple, un *cabinet de travail* pour les momens de solitude, une *chambre à coucher* tendue de perse, avec deux *petits lits en cuivre* drapés en perse, doublée de jaconas rose. — Le meuble à bois couvert est en perse fond rose pâle, à fleurs et à galons de soie rose. — La commode, une psyché, une armoire basse, sont en bois d'acajou incrusté de maronnier. Un cabinet de toilette en batiste écrue, bordée de franges bleues, est tendu de cette même batiste qui fait le rideau de la fenêtre et les housses. Sur une *toilette* en acajou, à table de marbre blanc, sont disposées les porcelaines pour le service. Une cuvette en porcelaine anglaise bleue et blanche, avec le pot à l'eau de forme évasée, des pots à pâtes, à pommades, des flacons, des boîtes à brosses, à éponges; une autre *petite toilette*, exclusivement destinée à la toilette des cheveux, a sur le devant un petit *pupitre* qui reçoit les livres pendant le tems de la coiffure; deux tiroirs ren-

ferment les peignes d'écaïlle, les boîtes à papillotes, les épingles, séparés par de petites cases.

## Voyage

### EN ABYSSINIE.

*Le Moniteur Egyptien* nous apprend quels ont été les résultats du voyage de M. Ruppel en Abyssinie. En voici quelques extraits.

La première chose qui l'a frappé dans l'aspect général de l'Abyssinie a été la nature volcanique du terrain. Il est évident que, dans des tems reculés, ce pays a été bouleversé par des éruptions du feu central. On y voit peu de vastes plaines, mais des montagnes fort hautes en couvrent la surface; quelques-unes ont jusqu'à 13,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, d'après les observations barométriques de notre voyageur. Le sommet de ces montagnes est à peu près constamment couvert de neige; car, même lorsqu'elle vient à fondre, durant le jour, aux rayons ardents du soleil, le froid de la nuit rassemble de nouveau autour des points élevés les vapeurs dont l'atmosphère est chargée continuellement.

On se bat de province à province, de village à village. Dans une invasion, on pille, on brûle, on saccage tout, et les habitans du pays conquis sont emmenés et vendus comme esclaves. Tel est le tableau déplorable que présente une contrée où il n'y a plus d'autorité suprême reconnue. Là on ne peut espérer quelque repos que sous un chef qui fait trembler ses voisins. La terreur qu'il inspire est la seule sauve-garde.

M. Ruppel, qui a rapporté avec lui une trentaine de manuscrits abyssiniens de différens formats, a pu cependant, à leur aide, et en les corrigeant ou les suppléant les uns par les autres, composer une chro-

nologie satisfaisante, depuis J.-C. et surtout depuis le treizième siècle. Il n'y a qu'une seule lacune qui se présente au dixième siècle, époque où le pays fut ravagé complètement par une invasion étrangère. Ces manuscrits, dont le plus ancien ne remonte pas au-delà du quinzième siècle, sont tous écrits sur parchemin; plusieurs sont même tout-à-fait modernes. L'un d'eux contient une histoire et une géographie générale du globe. M. Ruppel le regarde comme la traduction de quelque ouvrage arabe, car les Abyssiniens ne paraissent pas avoir jamais été en position d'acquérir des notions suffisantes pour composer un pareil livre.

Le pays ne présente nulle part des ruines comparables à celles de l'Égypte et de la Nubie, si ce n'est à Axum, où se trouvent quelques obélisques d'une grande beauté et quelques tables de marbre sur lesquelles sont gravées d'anciennes inscriptions grecques connues avant M. Ruppel. Mais nous devons ajouter que lui-même a découvert, au milieu des décombres, trois nouvelles tables en pierre calcaire d'environ trois pieds de hauteur, sur lesquelles se trouvent gravées des inscriptions en langue *ghiz* ou éthiopienne qui remonte au quatrième siècle, et qui ont rapport aux événemens de l'époque. Les naturels du pays prétendent que beaucoup plus au midi on rencontre des restes d'édifices tout-à-fait imposans; mais il est impossible de s'y rendre, à cause des peuplades ennemies qui ne manqueraient pas de vous dépouiller au passage, et même d'attenter à votre vie.

Les Galla, principalement, peuples pasteurs et féroces, adonnés à une vie nomade, se sont enclavés dans le pays au point de séparer complètement aujourd'hui des peuples d'une même origine. C'est ainsi qu'au-delà de la partie qu'ils occupent se trouve la province tout abyssinienne de Caffa, qui a donné son nom à la précieuse graine que l'on cultive dans l'Yémen; le café y est même, dit-on, supérieur par

son arôme et sa qualité à celui de Moka. Malheureusement l'exportation en est impossible, à cause de l'énormité des droits qu'il faudrait payer sur toute la route qui sépare l'Abyssinie de l'Égypte.

Si nous passons maintenant aux mœurs des Abyssiniens, nous les verrons sujets aux vices les plus honteux qui puissent flétrir l'humanité. Le vol, le mensonge, la débauche, l'ivrognerie leur sont familiers. Cruels à l'excès, ils tirent de leurs ennemis les vengeances les plus atroces. Leur cupidité est telle, qu'on ne peut en être garanti que par leur jalousie réciproque.

### La Bouche remplie de Perles.

A la lecture de ce titre on peut voir d'ici chacune des lectrices du *Courrier des Dames* se lever et se placer devant son miroir, en adressant un gracieux sourire à la jolie figure qui est en face d'elle et lui sourit en retour. — Mais oui... en effet, sa bouche est pleine de perles pures. — Nous n'en doutons pas, mesdames, mais ce n'est point de ces perles-là que nous avons à parler, mais bien des perles que vous déroulez sur vos épaules et vos bras, transparence sur transparence !

Les perles ! quelles charmantes créatures, soit qu'elles naissent dans leurs écailles nacrées au fond de la mer de l'Inde et de la Perse, au milieu de coraux et des mystères des profondeurs de l'Océan, soit que, comme le dit Boëce, des coquillages qui sont leurs berceaux à l'heure de l'aurore quand le ciel est pur, elles montent à la surface de l'eau pour aspirer les premiers rayons du soleil et les gouttes de rosée. C'est en effet une goutte de rosée et un rayon fixés à jamais qu'une perle. Quelle charmante et poétique création !

Aussi les souverains de l'Orient en savaient faire un poétique usage que je veux vous raconter.

Qui ne connaît, depuis les délicieuses *Mille et une Nuits*, le brillant intérieur du calife Haroun al Râchid, et Mesrour, et Djafar le Barmécide, et Zobéida la femme du souverain. Bien qu'il fût jaloux d'elle à l'excès, à ce que dit l'histoire, il ne lui en donnait pas moins, le despote, le droit d'être elle-même jalouse.

Or elle avait un jour acheté à grand prix une jeune esclave d'une beauté rare et l'avait logée seule dans une des chambres du palais. Une nuit, Râchid se leva, parcourant le palais dans un état d'agitation auquel, dit l'historien, il était sujet. — Je vais entrer, se dit-il, dans l'appartement des femmes pour m'y réjouir. Sur ce, il ouvrit la porte de la belle esclave qu'il trouva endormie et gracieusement enveloppée de ses cheveux.

Il la réveilla. Aussitôt elle reconnut le calife et s'écria :

« O faveur du ciel ! quelle bonne nouvelle ? »

Le calife répondit sur-le-champ ce vers :

« C'est un hôte de la nuit qui est errant dans tes domaines ; veux-tu lui donner l'hospitalité jusqu'à l'aube ? »

Elle reprit :

« Par les joies de mon Seigneur, je le servirai, s'il lui plaît, de l'œil et de l'oreille. »

Le calife accepta l'hospitalité toute gracieuse, et dès le matin il dit :

« Quel poète est à la porte du palais, aujourd'hui, pour célébrer mon lever ? »

On lui répondit que c'était Abou-Nowas.

« Qu'il entre, dit le calife. Abou-Nowas, fais des vers sur ces mots : *Faveur de Dieu, quelle bonne nouvelle ?* »

Abou-Nowas baissa les yeux pour réfléchir et improvisa ainsi :

« Ma nuit était longue et je ne pouvais m'endormir ; je me livrai à mes réflexions, et que mes réflexions étaient belles !

» Je me levai et je me promenai pendant une heure, ensuite j'entrai dans un des appartemens.

» Voilà que je vis un visage beau, char-

mant, que le miséricordieux orna parmi les autres visages.

» Je touchai la jambe de cette belle. Elle se réveilla en étendant vers moi un regard tendre.

» Elle me fit un signe et me dit : *O fa-veur de Dieu, quelle bonne nouvelle ?*

» C'est un hôte, lui dis-je, qui est errant sur tes domaines ; veux-tu lui donner l'hospitalité jusqu'à l'aube ?

» Par les joies de mon Seigneur, je le servirai, s'il lui plaît, de l'œil et de l'oreille. »

Le calife, stupéfait, regarda fixement Abou-Noffias. « Oua Allah ! tu étais donc avec nous ? »

Haroun pouvait faire la question sans trop d'indiscrétion.

« Non, par ma vie, répondit le poète, j'ai été inspiré ! »

Pour le coup, l'inspiration était un miracle, et à la place d'Abou-Nowas, j'aurais craint de toute mon âme de finir une nuit de mystérieuses délices par le pal ou le cimeterre. Mesdames, connaissez-vous des maris d'assez de foi dans la poésie pour croire à de pareilles inspirations ?

Mais le calife était en bonne humeur ; il fut émerveillé, et trouvant excellents les vers du poète, il le paya à l'orientale en remplissant sa bouche de perles.

Et les dames ont cru que je voulais parler de celles que montrent en riant leurs lèvres, et qu'elles donnent aussi à leurs poètes, en récompense ; témoin l'heureux Alain Chartier et tant d'autres heureux qu'on ignore.

ERNEST FOUINET.

### Littérature.

Nous consacrerons un article tout particulier au charmant roman de M. Ernest Desprez, intitulé : *Les femmes vengées*. L'auteur, déjà habitué au succès par la publication d'*Un Enfant*, semble s'être voué aux peintures des émotions les plus

vives, les plus vraies, les mieux senties pour remuer les cœurs, en même temps qu'ils frappent l'imagination par le brillant coloris qui les encadre. Cette touchante apologie des femmes, cet hommage rendu à leurs vertus et à leurs malheurs, sont d'autant plus généreux, qu'ils apparaissent à travers tant de rôles bizarres ou cruels, où nous ont placées dans le drame et la littérature moderne les romanciers, avides de ces tableaux à effet, qui émeuvent par leur horreur ou leur immoralité. Ces dangereux moyens de succès, M. Ernest Desprez les a repoussés ; bien plus, il s'est armé de toute la puissance de son talent pour réhabiliter une cause si impitoyablement attaquée ; et par un charme de style, un entraînement d'intérêt, un art tout dramatique, il a fait planer au-dessus de tous ces libelles insolens *les Femmes Vengées* : vengées, parce que nul homme ne pourra lire cet ouvrage sans attendrissement ou sans remords ; vengées, parce qu'il les représente dans toutes ces nuances exquises de sensibilité, de dévouement, de sacrifices dont on s'est fait un jeu cruel ou un persiflage insultant ; vengées, parce qu'il prouve de quel ridicule orgueil sont coupables tous ces coryphées de la mode qui croiraient s'humilier en honorant la femme ; et vengées surtout, parce que lui-même vient attester, dans les deux plus gracieux volumes qui aient paru depuis long-temps, qu'on peut leur consacrer beaucoup de génie et de talent, et qu'en les protégeant on sait acquérir une renommée flatteuse et une célébrité honorable.

### Album.

Les essais aérostatiques ont toujours offert un attrait trop curieux à l'imagination, pour ne point trouver d'intérêt dans la description de celui de M. Dupuis-

Delcarr, dont il rend compte lui-même à M. Duperron, à la suite de son voyage aérien le 30 juillet. Nous n'en pouvons extraire qu'une partie :

« Mon cher Duperron, vous avez bien quitté à regret le dernier ruban qui retenait à terre la nacelle dans laquelle les éléments jaloux vous ont empêché de prendre place. Seul je suis parti; seul, pas absolument, puisque j'avais près de moi le jeune chien de ma femme.

» Encore une vaine et inutile course à travers les champs de l'atmosphère.

» Je suis resté environ une heure en l'air. Les circonstances de ce voyage de fête sont extrêmement simples. J'ai joui dès mon départ d'un coup-d'œil enchanteur. Paris, éclairé par les derniers rayons du soleil, qui allait se baigner dans les vapeurs orageuses amoncelées à l'horizon, me parut tout entier, se déroulant sous mes pieds, et seul je pus considérer l'ensemble d'un tel spectacle.

» La foule continuait encore, les théâtres des Champs-Élysées exécutaient encore leurs représentations; j'ai quelque temps plané au-dessus du grand ballon de M. Lennox; je l'ai salué de mon drapeau, j'ai cru entendre qu'on me répondait.

Il existait au loin comme un cercle de nuages épais qui obscurcissait l'horizon. Paris et ses environs semblaient être les seuls points éclairés dans la nature. En échange des coups de vents furieux qui avaient tant tourmenté le ballon, j'ai rencontré là haut un calme plat qui l'a tenu en panne pendant près de vingt minutes. C'était le calme précurseur de l'orage.

» L'approche de cet orage est une des causes qui m'ont fait prendre terre. Le but de l'ascension était d'ailleurs atteint, et puis une circonstance m'y déterminait. Je me trouvais à deux pas de la maison de Ramez, artiste de l'Opéra, qui la veille m'invitait en plaisantant à venir dîner le lendemain à la campagne. Je voulus lui tenir parole, et en effet, un instant après, j'étais

entourée de cette aimable famille, avec laquelle je dînai, après avoir fait dresser par le maire un procès-verbal de ma descente.

» Et puis la foule se pressait au-dessous de moi, et des cris de joie accueillaient les manœuvres que je faisais pour aborder. Le courant d'air qui m'entraînait ayant cessé aux environs de la terre, ma direction, d'oblique qu'elle était, devint perpendiculaire, et le ballon s'abaissa dans la Seine. Au moment où il toucha l'eau, vingt barques s'avancèrent; mais la nacelle touchait l'eau à peine, le ballon faisait voile et les barques se contentèrent d'escorter mon embarcation jusqu'à terre.

» Ici nouveau spectacle. Il me fallut raconter de ma nacelle les circonstances de mon voyage; il me fallut sacrifier les fleurs et les nombreux drapeaux qui entouraient l'aérostat: les femmes mirent les fleurs sur leurs seins et dans leurs cheveux, les hommes se firent avec les drapeaux des écharpes tricolores; il n'y en eut pas pour tout le monde. C'est dans cet équipage et entouré de cette foule qui faisait retentir l'air de cris, que j'arrivai, toujours dans ma nacelle et le ballon flottant dans l'air, jusque sur la place d'Asnières, où le ballon fut dégonflé.

## Théâtres.

La *Gazette des Théâtres* donne avis que les actrices qui ont à représenter Marie Stuart peuvent profiter des recherches suivantes pour leur coiffure du dénouement. Le voile avec lequel l'infortunée reine d'Écosse se couvrit la tête sur l'échafaud existe encore. Il est devenu la propriété de sir J. Hippisley, qui prétend descendre de Marie Stuart du côté de sa mère. Il en a fait faire le dessin à Rome, en 1818, par Mettjo Diottavi, et en a distribué des copies à ses amis. Le voile a été brodé

par la reine elle-même; il est bordé et entrelacé de bandelettes d'or. Plus tard on l'a enrichi d'une autre bordure.

Cette relique précieuse de la maison des Stuarts appartenait au dernier rejeton de cette noble famille; le cardinal d'York, l'ayant conservée pendant plusieurs années dans sa chapelle privée parmi d'autres souvenirs précieux, l'a léguée à sa mort à sir J.-E. Hippisley.

— Au théâtre de l'Opéra-Comique, *Un Caprice de femme*, paroles de M. Lesguillon et musique de M. Paer, a obtenu un succès assez marqué pour rester au répertoire. La musique est fine et gracieuse. Le sujet, déjà touché par quelques auteurs, repose sur le malheur d'une femme, jeune, jolie, adorée d'un mari qui la met au désespoir parce qu'il n'est point possible de le rendre jaloux, etc., etc. Tout cela est traité d'une manière très-aimable.

— Des situations dramatiques et une action assez bien conçue ont fait paraître à la Porte-Saint-Martin *l'Impératrice et la Juive*. Le sujet, pris dans les annales du Bas-Empire, a fait créer pour M<sup>lle</sup> Georges un rôle qui ne ressemble pas mal à celui de Lucrèce Borgia, et dans lequel cette actrice produit un effet non moins exagéré, mais qui possède aussi son genre de succès. Les costumes sont très-bien.

## SPÉCIFIQUES

DE FRU M. HUSSON C<sup>\*\*\*</sup>, PHARMACIEN.

**EAU PHÉNOMÈNE.** Elle arrête la chute des cheveux, les fait croître, épaissir, et les empêche de blanchir, même dans l'âge le plus avancé. Le flacon, 5 fr.; la demi-bouteille, 15 fr.

**SPÉCIFIQUE PHÉNIX**, le seul dont la vente soit autorisée par le ministre de l'intérieur, pour faire fondre entièrement et sans nulle douleur les cors aux pieds, oignons et œils de perdrix. Il est sans odeur, collant, et ne tache pas la chaussure. Le pot, 5 fr.

Dépôt chez M<sup>me</sup> veuve HUSSON C<sup>\*\*\*</sup>, rue Meslay, n° 30, à Paris. Sa fabrique au Havre, et dépôt dans la même ville, chez M. Barbin, rue de Paris, n° 121. On expédie pour tous pays. Affranchir.

— La seconde livraison, tome 3, du *Nouveau Cours complet d'Agriculture*, par MM. de Morogues, de Mirbel, Payen, Barthélemy aîné, etc., sous la direction de M. L. Vivien, paraît depuis les premiers jours de juin. Les éditeurs de ce grand et important ouvrage, MM. Pourrat frères, auraient voulu, pour répondre à l'empressement bienveillant de ses nombreux souscripteurs, hâter davantage la publication de cette livraison, mais on les approuvera sûrement de n'avoir pas sacrifié la perfection du livre à une plus grande rapidité d'exécution. Leur zèle, d'ailleurs, et celui des collaborateurs du *Nouveau Cours*, accélérera, autant qu'il sera en eux, la publication des volumes suivans; le quatrième, dont la composition avance, paraîtra certainement avant le 10 mai.

\* Rue des Petits-Augustins, n° 5. — Prix de chaque livraison de texte : 3 fr., et de chaque livraison de planches : 3 fr. — Il paraît un volume et un cahier par mois.

A ce Numéro est jointe la planche 1084.

Edition pittoresque et de luxe à 2 sous la feuille.

LES

## MILLE ET UNE NUITS,

SIX VOL. IN-8°, PAPIER SUPERFIN SATINÉ,

Ornés de douze Vignettes sur acier, dessinées par Giraud,

ET GRAVÉES PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS.

Tous les Samedis il paraît une livraison composée de cinq feuilles de texte (80 pages), ou de quatre feuilles (64 pages) et une gravure.

12 LIVRAISONS, FORMANT LES 2 PREMIERS VOLUMES, SONT EN VENTE.

En payant six livraisons d'avance, on recevra l'ouvrage à domicile, et les volumes brochés.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ BEAULÉ ET JUBIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

Rue du Monceau Saint-Gervais, n° 8, derrière l'Hôtel-de-Ville.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDÉY DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

*Modes de Paris.*

10 Avril 1834

N.º 1084.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 2 1/2 près le passage de l'Opéra.

*Chapeau en crêpe orné de Roses. Robe en Mousseline*

Ayuntamiento de Madrid

Messrs G. & J. Falck N.º 34, Grafton Place, London.